



Dans quel état croyez-vous qu'on commençait une nouvelle putain de journée de guerre en première ligne, après avoir passé une nuit de plus au fond d'un abri humide et glacial, vautre dans de la paille qui tournait en fumier, en compagnie des rats et des poux, dans la puanteur des piers, des pieds et des cadavres qui pourrissaient au-dehors ?



Nous avions tous très peur de ne pas la terminer vivants, cette nouvelle putain de journée de guerre commencée en première ligne !

Alors, comment faisions-nous pour rester sur place, avec la certitude de recevoir soit une balle poche dans le buffet, soit un obus poche sur la tête ? Y avait intérêt à s'envoyer dès le réveil un sérieux coup de gnôle et à faire en sorte que son bidon soit toujours rempli.



Le mieux à faire eût été de se carapater sur les arrières en ne laissant que nos fusils sur place. Mais nous avions dans le dos les pandores qui avaient laissé le vilain souvenir de bien dégueulasses charognes, pour avoir abattu des trainards épuisés, pendant la retraite. Nous étions, comme qui dirait, coincés entre deux sortes d'ennemis. Une balle teutonienne ou le poteau - "Abandon de poste en présence de l'ennemi" - douze balles françaises dans le cœur !